



Cahier pédagogique

Pénélope et les trois p'tits cochons

Un spectacle de la Compagnie Hop Ar Noz

Théâtre de Liège – Salle de l'œil vert – du 27/09 au 9/10/2015

On a besoin de plus d'aliénation par rapport à nos vies,
à notre nature spontanée.
Nous devons devenir plus artificiels.
Nous devons développer, je pense,
un nouveau terrifiant matérialisme abstrait,
une sorte d'univers mathématique où il n'y a rien,
où il y a juste des formules, des formes techniques, etc.
*La chose difficile est de trouver de la poésie,
de la spiritualité dans cette dimension pour recréer,
si ce n'est pas de la beauté,
de la dimension esthétique dans des choses comme ça,
dans les déchets eux-mêmes.
C'est le vrai amour du monde.*

*Parce que, qu'est-ce que c'est l'amour ?
L'amour n'est pas une idéalisation.
Chaque véritable amoureux sait cela.
Si vous aimez réellement un homme ou une femme, vous ne l'idéalisez pas.
Amour signifie que vous acceptez une personne avec ses faiblesses, ses échecs, ses
stupidités,
ses aspects horribles et néanmoins la personne est absolue pour vous.
Vous voyez la perfection dans l'imperfection elle-même et c'est comme ça que nous
devrions apprendre à aimer le monde.
Les vrais écologistes aiment tout ça !
Slavoj ŽIŽEK*

1. La Cie Hop Ar Noz

2. Le spectacle en quelques mots

3. L'alimentation en question

4. Le spectacle

4.1 Une création collective

- L'écriture de plateau
- De la source d'inspiration à l'écriture de plateau
- Extraits de *Entre théâtre et performance : la question du texte* de Joseph Danan
- Extraits de Collectivité de création et création collective de Marie-France Collard et Jacques Delcuvellerie (Scènes 32, 2011)

4.2 Le récit d'anticipation

5. Sources d'inspiration

- Extraits de *La part du colibri* de Pierre Rahbi
- Extraits de *Nous sommes ce que nous mangeons* de Jane Goodall
- Extraits d'une interview de Jean Ziegler, auteur de *Destruction massive. Géopolitique de la faim.*
- *L'hyperconsommation, c'est la mort*, un article de Tim Jackson

6. L'équipe artistique

7. Bibliographie

1. La Cie Hop Ar Noz

En 2014, les comédiens Simon Drahonnet et Eugène Egle-Corbin, tous deux issus de l'ESACT (École Supérieure d'Acteurs de Liège), fondent la Compagnie de théâtre « Hop Ar Noz ». *Pénélope et les 3 p'tits Cochons* est le premier projet de la compagnie.

2. Le spectacle en quelques mots

Un spectacle pour trois comédiens et une poule

Pénélope, c'est le nom de cette belle poule blanche qui est sur le plateau, accompagnée de ses trois petits cochons, trois jeunes comédiens formés à l'ESACT : Eugène Egle-Corlin, Simon Drahonnet & Sylvain Daï, qui forment un collectif et qui assurent autant l'écriture que la mise en scène du spectacle.

Dans cette création, il est bel et bien question des déviances de l'alimentation, et plus largement : de ce qu'on ingurgite frénétiquement – du fast food à la télé-réalité. Pour autant, il ne s'agit pas d'un spectacle à vocation documentaire qui ne ferait qu'enfoncer des portes ouvertes sur les sujets de crises alimentaires que l'on connaît et qui inondent nos médias.

Le pitch

Après une catastrophe écologique monstrueuse, des écologistes radicaux ont pris le pouvoir de la terre. De nouvelles lois sont promulguées : on ne mange plus de viande, on est obligé d'avoir un jardin, obligé de porter des chapeaux de paille, obligé de rouler à vélo, obligé de manger du panais trois fois par semaine,...

Les trois p'tits Cochons, de vieux nostalgiques du 20ème siècle, veulent remettre en place toute une série de confort comme l'internet, l'électricité, les hamburgers, les films d'action, les Pizza Ut, la viande grillée, ... Remettre en place la malbouffe et la malculture. Ils rêvent de boire du coca. Ce sont des terroristes. Ils veulent faire un tuto sur comment on fait des nuggets qui ont un goût industriel.

Le point de départ du spectacle

Les créateurs du spectacle sont inquiets de ce qu'ils mangent et de la mauvaise répartition de la nourriture pour l'ensemble de la société humaine (900 millions de personnes dans le monde souffrent encore de la faim ; 1 milliard de personnes est en surpoids ; 1/3 de la production mondiale des denrées alimentaires est jetée sans être consommée). Face à cette réalité alarmante, ces trois comédiens se posent la question suivante :

Comment se fait-il que tout le monde sache que la nourriture industrielle est nocive pour l'organisme, et que pratiquement tout le monde en mange ?

Leur réponse artistique est d'aborder la question à contre-sens

Le spectacle plonge le public dans un futur proche. Après une série de catastrophes écologiques, des écologistes ont pris le pouvoir. Le monde va vraiment mieux : égalité

homme femme, abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme, de l'exploitation des animaux par l'homme, fin de l'esclavage et de la domestication, fin du cancer, du sida, d'Ebola, des conflits armés, des guerres, ...

Dans cet univers futuriste, trois petits cochons ont la nostalgie du passé et veulent le retour des snacks, des sodas, des films d'action et pornographiques ou de la télé-réalité. Vive la malbouffe et à bas le bio.

Avec cette fable d'anticipation, la jeune compagnie liégeoise pousse à l'extrême les curseurs de notre réalité et incite le public à se mettre à la place de cette belle Pénélope : finalement, nous êtres humains, ne sommes-nous pas les poules de demain, ne sommes-nous pas la matière que mangent, que consomment les multi-puissants ?

3. L'alimentation en question

Pénélope et les 3 p'tits Cochons | CIE Hop Ar Noz | Note d'intention Juin 2015

Nous avons l'intention de créer une satire sur " la bouffe " à la hauteur de notre monde absurde. Notre interrogation fondatrice, celle que nous voulons partager avec le public est : « Et si en analysant le rapport étroit entre les animaux d'élevage et nous les êtres humains, si en examinant les conditions de vie des poulets élevés industriellement, les hommes pouvaient y découvrir leur propre avenir ? Et si nous étions les poules de demain? » *Pénélope et les 3 p'tits Cochons* doit être plus qu'un spectacle sur l'alimentation, il doit porter un regard acerbe sur notre société, amener une vision moqueuse et provocatrice. Il doit interpeler, souvent par l'humour, l'individualité de chaque spectateur en rendant visible le rôle qu'il tient dans notre société. C'est un spectacle qui se rit de nous et de nos drôles de coutumes alimentaires.

Le sujet alimentation est étroitement lié à d'autres interrogations sur la société de consommation, sur l'économie, sur la mondialisation et sur la politique naturellement. Les idées écologiques sont à la mode, elles sont inutiles si elles ne prennent pas en compte la réalité dans laquelle est plongé l'humain de 2014. *En 2013, les 10 % des plus fortunés du monde détiennent 86 % de la richesse mondiale.*¹ On ne peut pas fermer les yeux sur l'écart de plus en plus grand qui existe entre les pauvres et les riches et que l'on pourrait traduire comme ceci : *Pour nous l'abondance, pour eux la famine. Si tu es favorisé mange Bio®, si tu ne l'es pas mange discount...*

Nos réflexions sur la démocratie, sur les inégalités, sur la précarité ou encore sur le marketing seront développées. La thématique « alimentation » nous semble particulièrement sensible chez les différents publics.

Un autre point de vue sera considéré. Au fond, n'y aurait-il pas une idéologie qui prendrait le dessus sur les autres ? L'écologie ne serait-elle pas notre nouvelle religion ? Nous nous inscrivons dans les idées de Slavoj Žižek, philosophe et auteur slovène, qui questionne cette écologie « moderne ». *Il est connu pour son utilisation des travaux de Jacques Lacan sous l'angle de la culture populaire ainsi que pour ses analyses de Hegel, fer de lance de la « pop philosophie » mariant Marx à Matrix, ou Hitchcock à Hegel, il est aussi psychanalyste.*² Voici la retranscription traduite d'une vidéo où Žižek parle d'écologie, un discours novateur à nos yeux.

« Parce que je pense que cette notion de nature, définie comme harmonieuse, organique, équilibrée, fertile...comme presque un organisme vivant dérangé, perturbé, déréglé par l'excès des humains, la technologie, l'exploitation, etc. Cette idée est une version religieuse séculaire de la chute, la faute et la réponse devrait être que non il n'y a pas de chute, nous faisons partie de la nature et au contraire il n'y a pas de nature. La nature n'est pas une totalité équilibrée que les humains dérangent. La nature est une grosse série d'inimaginables catastrophes... Quelle est notre principale source d'énergie aujourd'hui ? Le pétrole. Sommes-nous conscients de ce qu'est le pétrole ? Les réserves

¹ [2] Global Wealth Report, Crédit Suisse, 2013

² Comment repenser l'idée de communauté ?, France Culture, 03.06.2015

de pétrole sous la terre sont des matériaux dérivés d'inimaginables catastrophes. En sommes-nous conscients? Car nous savons tous que le pétrole est composé des restes de vies animales et végétales. Pouvez-vous imaginer quelle impensable catastrophe a dû se produire sur terre? C'est bon de s'en rappeler ! L'écologie pourrait doucement virer à un nouvel opium pour les masses dans le sens où Marx a défini la religion. Quelle est l'attente vis-à-vis de la religion ? C'est la plus haute "inquestionnable" autorité. Donc vous ne débattiez pas! Aujourd'hui je dis que l'écologie est de plus en plus en train de prendre le rôle d'une idéologie conservatrice »³

Nous vivons à une époque où Bio[®] est un label pour faire vendre. A peu près tous les produits peuvent être « greenwashés ». ⁴ Il existe maintenant des voitures vertes, du pétrole Bio[®]! Du pain béni pour les grandes sociétés qui cherchent toujours un nouveau moyen, une nouvelle tendance à exploiter chez les consommateurs. Quand notre crédulité peut nous faire acheter et racheter les mêmes produits devenus par miracle « Verts[®] ».

Cette situation est ridicule et c'est de cette façon que nous voulons la traduire scéniquement pendant ce spectacle. En créant un conte allégorique absurde, dépeignant un monde qui tourne en rond, où l'écologie pourrait prendre une autre facette, celle du radicalisme. L'idée est bien de créer une œuvre d'anticipation inspirée par les univers du roman « 1984 » de George Orwell, du film « Soleil Vert » réalisé par Richard Fleischer et par l'humour saugrenu des Monty Python.

Ces éléments narratifs absurdes nous paraissent très importants car nous ne voulons absolument pas créer un spectacle documentaire ou moralisateur, mais plutôt rendre visibles les différentes habitudes et coutumes nutritionnelles de notre société, créer un conte moderne, une mise en scène du chaos et de l'aseptisation, un spectacle onirique et décalé.

³ Slavoj Žižek in Examined Life (2008) <https://www.youtube.com/watch?v=PRMUhZTz924>

⁴ Comprendre le greenwashing : <http://www.marketing-etudiant.fr/actualites/communication-entreprise-environnement.php>

4. Le spectacle

4.1 Une création collective

L'écriture de plateau

Le procédé utilisé pour élaborer ce spectacle sera l'écriture de plateau. Notre texte sera complètement influencé par le rapport que les comédiens et les différents artistes de ce spectacle entretiennent avec leur propre alimentation.

La Cie « Hop Ar Noz » est la porteuse de ce projet, nous les comédiens sommes les créateurs et les auteurs de ce spectacle et un « stimulateur », Pietro Varasso, sera là pour nous remettre en question, nous « nourrir » et nous structurer.

Il définit sa méthode de création et sa fonction face à un collectif d'acteurs :

« Je travaille à partir de points d'appuis, de structures très larges ou de cadres généraux. Je me prépare le plus possible et c'est ensuite l'ici et maintenant du processus de répétition qui devient déterminant et accueille les découvertes et l'inattendu. Je me considère de plus en plus comme un stimulateur et coordinateur de la créativité de chaque individu d'une équipe de création. Il se peut que le travail avec tel ou tel acteur par exemple fasse bouger considérablement le projet initial. Les lignes qui suivent ne sont donc que des points de départ ! »

La charpente et les fondations de cette création reposent sur deux postulats : les 3 personnages sont les concepteurs de l'événement, et ils ont quelque chose à transmettre. Chacun est défini et porte une perception du monde différente des 2 autres. Sur la base de ces éléments, nous avons construit des improvisations collectives, nous avons avancés à pas feutrés, nous avons fait des erreurs et des découvertes. Ce procédé de fabrication du théâtre a déjà été expérimenté plusieurs fois au cours de nos différentes collaborations et le spectacle *Pénélope et les 3 p'tits cochons* a été créé dans la continuité de ces expériences professionnelles intenses.

De la source d'inspiration à l'écriture de plateau

De nombreuses lectures ont nourri toutes les étapes de ce projet. Voyons par exemple ce que devient la légende du bison donné racontée par Jane Goodall dans son livre *Nous sommes ce que nous mangeons*.

La légende du bison donné – Jane Goodall

Dans son livre *Nous sommes ce que nous mangeons*, la célèbre primatologue Jane Goodall raconte la très émouvante scène contemporaine d'**un bison qui s'offre** en sacrifice à des indiens Washos dans la vallée de la rivière Nevada. Non seulement, le bison s'offre volontairement aux hommes et le fait par amour mais il le fait en plus après avoir volontairement remplacé, avec l'aide d'autres membres du troupeau, un jeune bison qui s'était porté volontaire le premier.

« J'avais été invité à assister à une cérémonie du bison à Grande Ronde. Chaque année, une tribu ou un membre d'une tribu fait don de la viande et de la nourriture pour la fête

du soleil et, cette année-là, c'est un de mes amis lakotas, qui avait un troupeau de bisons dans la réserve de Grande Ronde, qui avait cet honneur. La cérémonie du bison consiste à demander à un être sacré de s'offrir à son peuple –ceux qui n'ont encore jamais assisté à une cérémonie de ce type auront du mal à croire ce que je m'appête à raconter.

Le matin de la cérémonie, j'ai demandé à mon fils aîné Washo s'il aimerait venir avec moi. C'est un jeune homme qui aime les animaux par-dessus tout et je savais qu'il serait peut-être difficile pour lui d'y assister, mais je tenais à ce qu'il soit le témoin de ce qui allait arriver afin qu'il puisse apprendre ce que savent déjà le bison et les autres animaux : qu'il ne faut pas craindre la mort, que ce n'est pas la fin mais plutôt le commencement de la vie. (...)

A présent, le soleil brillait au-dessus des sommets et tous ceux qui s'étaient réunis dans la vallée se mirent à chanter. (...) Alors qu'ils chantaient, les troupeaux de bisons commencèrent à venir des quatre coins du pâturage. (...)

Washo se réchauffait au soleil matinal, il regardait et écoutait. Il vit que Luta tenait dans une main un bâton de prière et un fusil dans l'autre.(...) Alors que je ne voulais pas que mon fils assiste à la mort du bison, je souhaitais néanmoins qu'il soit le témoin de ce miracle qu'est le don. Les humains ne chassaient pas les bisons, ils ne cherchaient pas à pourchasser l'un d'eux et le piéger, ils attendaient que l'un d'eux s'offre aux hommes comme offrande, ainsi qu'auraient pu le faire les hommes lorsqu'ils sacrifient leur vie au créateur.

Tout d'un coup, les chants s'arrêtèrent et un silence de mort emplit la vallée. Luta brandit son bâton de prière et demanda à celui à qui il incombait cette fois d'accomplir l'offrande de s'avancer. Un jeune bison de forte carrure se rapprocha de Luta. Tandis que le guérisseur priait, le bison passa tranquillement à travers les anciens et se dirigea droit vers lui. Luta transmit le bâton de prière à l'un des anciens et avança sa main droite pour accepter le sacrifice de Taanka. Lorsqu'un bison s'offre en sacrifice, il place sa tête dans la main du guérisseur, puis la laisse tomber pour mourir. Pourtant, le jeune bison n'eut même pas le temps d'atteindre la main de Luta qu'un bison plus âgé se détacha du troupeau, courut vers le plus jeune, le repoussa et plaça sa tête dans la main de Luta. Une partie du troupeau vint entourer le jeune bison pour le maintenir en arrière. C'était une scène incroyable. Il n'y a pas de plus grand amour que lorsqu'un être vivant (dans ce cas, un animal) sacrifie sa vie pour ses amis. Je ne sais pas qui de nous deux, Washo ou moi-même, a le plus appris ce matin-là. En tout cas, je quittai les lieux en ressentant une gratitude encore plus grande envers ceux qui dans ma vie m'ont fait don de quelque chose. J'étais bien décidé à donner plus de moi-même que jamais auparavant. »

Dans le spectacle

J'ai fait un rêve. Je suis un jeune bison dans le désert. Autour de moi, il y a un troupeau de bison. On marche dans la nuit. On voit une lumière. Ce sont des indiens qui dansent, chantent et font du tam-tam autour d'un grand feu. On s'approche d'eux. Au centre des Indiens, il y a un sorcier peint en blanc. Il tient un fusil dans la main droite et un bâton de prière dans la main gauche. Nous arrivons autour d'eux. Soudainement tous les Indiens s'arrêtent et le sorcier tend sa main vers nous. Je ne sais pas pourquoi mais je me sens irrésistiblement attiré par lui. Je m'approche et quand je suis face à lui, un vieux bison tout gris me pousse au sol. Je veux me relever mais trois autres bisons m'empêchent d'avancer et me pousse vers le troupeau. Je me retourne et je vois le bison gris placer sa tête dans la main du sorcier. Le sorcier attrape son fusil. Et bam.

Entre théâtre et performance

(...) La scène actuelle aura tendance à privilégier tous les processus qui *ne sont pas* la mise en scène d'une œuvre dramatique préexistante : l'écriture (...) d'un texte (voire d'une œuvre dramatique) et de sa mise en scène ; l'écriture d'un spectacle (...) mettant en correspondance, sans hiérarchie, musique, danse, vidéo, jeu, texte... ; l'écriture à partir d'improvisations ; le recours au texte-matériau ; le montage de textes divers et autant que possible non dramatiques, etc.

Extraits de Collectivité de création et création collective de Marie-France Collard et Jacques Delcuvellerie (Scènes 32, 2011)

Pour rencontrer au mieux ce qu'on cherche sans doute à identifier en soulevant la question du « collectif » dans la production théâtrale contemporaine, ne conviendrait-il pas de recentrer notre attention sur une réalité plus restreinte et plus spécifique : la pratique de la création collective.

En effet, d'être « collectif », de facto, le théâtre s'en est toujours prévalu, quel qu'il soit. Comme d'autres arts (architecture, cinéma, nombreuses formes musicales) qui impliquent – et ce n'est pas fortuit – une essentielle contribution de la formation sociale qui les produit, en argent, en infrastructures, en services, ces pratiques requièrent des collaborateurs très divers associés dans un même projet. Sans cette association « collective » (consentie harmonieusement ou plus ou moins forcée, peu importe) pas d'édifice, pas de film, pas d'orchestre, d'opéra, de théâtre etc. Naturellement, cette collectivité (de techniciens, d'administratifs, d'artistes) ne constitue pas nécessairement un « collectif ». C'est même généralement le contraire, penseront volontiers certains. Mais sur quoi exactement fondera-t-on cette différence ou cette opposition entre une collectivité au travail et un travail authentiquement collectif ? La controverse et les exemples peuvent varier à l'infini.

Que le Théâtre du Soleil, institution puissante dirigée par une personnalité aussi forte qu'Ariane Mnouchkine, forme ou non un véritable collectif peut se discuter longuement. Mais que des œuvres comme 1789, LES CLOWNS ou plus récemment LES EPHÉMÈRES, résultent manifestement d'un processus de création collective, semble indiscutable. Ce type d'œuvre ne saurait naître selon le processus traditionnel : écrivain -> texte -> mise en scène -> représentation. Or ces créations nous paraissent constituer, dans le cadre de la société contemporaine, un phénomène culturel nouveau et ce sont bien elles, les œuvres, qui nous importent avant tout.

Inversement, le collectif « pur », sans leader, sans metteur en scène (en tout cas affiché), sans hiérarchie, sans division des tâches (y compris techniques et administratives), où toutes les décisions dans tous les domaines sont prises à la majorité (voire l'unanimité), ne garantit pas encore la « création collective » au sens où nous l'entendons ici. Pas nécessairement. Représenter Pagnol ou Molière de manière inattendue et rafraîchissante n'entraîne évidemment pas un bouleversement du langage théâtral tel qu'il a pu en résulter d'entreprises a priori beaucoup moins « collectives », chez Meyerhold, Piscator, Kantor, Grotowski ou Wilson jadis, par exemple.

Donc : déplaçons la question de la structure (un collectif, qu'est-ce ?) à celle de la nature singulière de certaines œuvres : les créations collectives en quoi consistent-elles ? En quoi constituent-elles un phénomène nouveau ?

Ceci nous amène à les distinguer du fait collectif dans la création. Si, de facto, cette dimension existe dans le processus traditionnel (même peu libre ou aliénée), elle se repère bien sûr beaucoup plus manifestement dans certaines productions que dans d'autres. Dans son extension la plus radicale, le fait collectif dans la création théâtrale contemporaine consiste dans la collaboration active et concrète de toutes les parties impliquées dans la réalisation d'un spectacle, à toutes les étapes de son élaboration. Ceci n'est pas si fréquent... Loin, très loin de là. Pourtant ceci ne garantit pas nécessairement l'originalité encore moins «l'inauguralité» d'une création. On pourrait cependant poser en équation que plus le fait collectif est réellement au travail dans la gestation d'un spectacle plus ses représentations sont vivantes (ici et maintenant) dans la justesse de toutes ses composantes humaines et techniques. Que ce soit avec l'impulsion et la direction d'un metteur en scène ou sans lui, la dynamique du «fait collectif», sa richesse et ses contradictions, ses crises et leur solution, depuis la gestion des budgets jusqu'à l'agencement scénique de l'espace et du temps, du son et de la lumière, du jeu des acteurs jusqu'au sens de leurs ombres, cette dynamique est la source même de la vie et de la justesse, celles du rapport entre ce qui en scène s'expose – dans tous les sens du terme – et ce dont ça parle.

Notons qu'une pratique de ce type contrevient déjà fortement aux délais, aux horaires, aux types de contrat, aux prérogatives, habitudes et finalement à toute l'organisation ordinaire de la production théâtrale traditionnelle. Tenter de faire vivre le « fait collectif » dans ces conditions conduit à de très variables bouleversements et/ou compromis difficiles.

Ce qui distingue la création collective, comme nous l'entendons, du fait collectif, c'est l'objet même de son inspiration. Le fait collectif peut toujours (et devrait) se déployer à l'intérieur du processus (quasiment hégémonique) générateur de théâtre en Occident : l'accession d'un texte écrit à la vie scénique. La création collective, comme nous l'entendons, ne se déduit pas d'un texte et ne poursuit pas cet objectif. Un désir violent, une nécessité impérieuse, un état émotionnel, une réflexion mûrie, une crise personnelle ou générale, imposent une initiative de travail, une direction, un champ, et l'on rassemble alors les sources de ce qui devrait (rien n'est sûr) alimenter cette gestation. Et ces «sources» peuvent comprendre un ou des textes, mais tout autant des acteurs, musiciens, plasticiens, vidéastes, scénographes, etc., ceux qui semblent s'imposer à ce stade initial et dans un désir commun. Ce sont eux, êtres vivants qui constituent les «sources», car ce sont leurs confrontations à la proposition initiale qui va générer la matière même du futur spectacle, des «sources» jaillissent des formes et des chemins (processus, méthodes) en évolution concertée. A la différence d'un auteur dramatique, les « sources » ne produisent pas un texte-matrice de future théâtralité, elles travaillent directement à un objet théâtral vivant, concret, dans toutes ses dimensions, dont éventuellement le texte.

Cet objet est chaque fois spécifique, unique. Ainsi le peintre ou l'écrivain vit-il chaque œuvre, là où d'autres distingueront ensuite les récurrences. Unique, l'objet commande un processus unique, à lui spécialement dévolu et adéquat. Il le suscite, il le crée. Il exige donc chaque fois, une méthodologie propre, impose une organisation et des techniques chaque fois différentes. Quand le Groupov(1) s'affronte au génocide au Rwanda, pendant 4 ans d'un work in progress aux étapes régulièrement confrontées à des publics très divers, jusqu'au Festival d'Avignon 1999 et finalement sa création «définitive» en 2000, il ne peut en aucun cas ré-emprunter ensuite le même chemin pour un autre défi, une autre exigence. Et c'est là que le «collectif», comme structure, se modifie également. Un exemple «trivial» : jusqu'à RWANDA 94 nous n'avons rien qui ressemble à une administration de la production. L'ampleur du projet, les partenaires, la géographie, tout nous a contraint à accepter ce changement et sans lui rien n'aurait été possible. Qui aurait cru à nos débuts que nous aurions besoin, impérativement, d'une directrice-

accompagnatrice de tournée ? Mais à 40 et à plusieurs milliers de kilomètres de chez soi... Cependant, cette même personne, ultra compétente, est aussi actrice dans deux autres créations du Groupov... Un technicien est acteur dans ANATHÈME, un autre est devenu créateur images dans DIRTY WEEK-END, la vidéaste du Groupov a écrit 80% de TRASH et de longues parties de RWANDA 94, en d'autres occasions elle s'est faite «performeuse» ou «installatrice» dans des expositions. L'ingénieur du son compose également des musiques de scène. On ne compte plus au Groupov les contributions à l'écriture des acteurs, soit de spectacles entiers soit en partie, et de même pour la mise en scène. En réalité, chaque œuvre redistribue les cartes selon ses nécessités propres. Une seule constante : la durée juste et nécessaire de l'élaboration excède toujours celle du théâtre professionnel, de plusieurs mois à plusieurs années. Puisqu'il se crée à la fois texte, mise en scène, jeu, l'œuvre procède par essais, erreurs, éliminations, synthèses, et impérieusement : temps de réflexion-décantation-réorientation. C'est là le point difficile le plus sensible de tout partenariat.

Abordant ce point, on en soulève aussitôt d'autres. Pourquoi les collectifs «purs» sont-ils si rares et souvent éphémères, et ne se rencontrent le plus souvent que dans les débuts d'un groupe (2) ? Parce qu'un tel mode d'organisation contredit frontalement non seulement toute l'organisation sociale environnante mais aussi les mentalités lourdement façonnées par elle. Faire vivre une utopie, intellectuellement et matériellement, dans un contexte hostile, cela exige un effort presque surhumain. Mais pour qui ressent profondément, en même temps, qu'il ne saurait créer dans les contraintes de l'entreprise traditionnelle, quelle issue ? Dans ce sens, les créations collectives ont ménagé des voies. Elles ont pour la plupart accepté de naître sous la responsabilité générale de ce que nous nommerions plus volontiers un maître d'œuvre qu'un metteur en scène. Maître d'œuvre au sens où il inspire, associe et coordonne des créateurs ou des artisans à part entière. De même, si le Groupov a souvent permuté des fonctions ou les a rendues indistinctes, un certain respect des compétences hautement spécialisées interdit cependant de se mêler de tout n'importe comment au prétexte du principe collectif. Néanmoins, les exemples fragmentaires donnés plus haut et la grande extension du fait collectif illustrent bien que demeure, comme agent actif du travail, une nostalgie du collectif «pur», comme une sorte de chimère productive ou de hantise. Non seulement certains projets n'advindraient pas sans elle, mais sa vivacité témoigne toujours du désaccord profond et douloureux que nous entretenons avec l'organisation sociale du travail en général. Et chaque fois que nous réussissons, non par impératif moral mais par nécessité de création, à rompre avec cette division, elle s'avère source de force et de joie. Dans l'accouchement pendant deux ans de UN UOMO DI MENO(3), nous avons organisé certains décalages, exercice groupovien singulier, chaque fois différent, de perturbation pondérée du mode de vie et de production. Ceci s'est prolongé en répétition et finalement pendant les représentations même du spectacle, puisque tous les acteurs et une partie des techniciens vivaient jour et nuit et logeaient sur le plateau même où nous jouions. Définir, assumer, adapter ensemble ce modus vivendi – au-delà des fonctions – a créé une source d'énergie irremplaçable pour la création même.

N'ayant pu évoquer ici que quelques aspects d'une réalité infiniment complexe, nous voudrions terminer et non conclure en énumérant quelques questions importantes et non traitées :

- Qu'en est-il des démarches collectives – souvent méprisées mais en certains temps flamboyantes – qui vont jusqu'à inclure le destinataire, le spectateur, dans le processus ? Le Théâtre Action, l'Agit-prop, les pratiques initiées par Augusto Boal, etc. ?
- Résurgence actuelle d'une très ancienne pratique : l'écrivain de plateau (4). Jadis allant de soi (Molière, Shakespeare) l'écriture du texte d'un spectacle résultant de

la réalité vivante du plateau ressurgit aujourd'hui de façon significative. Pourquoi ? Comment ? Lien, différence ou non, avec la «création collective»?

- La «création collective» s'apparente à maints égards aux pratiques dites autrefois «expérimentales». Lancé en territoire inconnu, on s'avance, tente, se trompe, recommence... aboutit ou échoue. Ce type d'aventure, ses longueurs, ses risques, ses échecs, est-il compatible avec un contrat-programme ? Des coproducteurs institutionnels ? Un travail professionnellement rémunéré ? Autrement dit : peut-on, et comment, maintenir l'expérimentation dans la création collective, et quelles sont les enjeux et les sanctions d'une telle exigence ?
- Depuis la Commedia del Arte, dans un contexte historique radicalement différent, très rares ont été les créations collectives des artisans du plateau accédant à la dignité d'un genre authentiquement créateur. Au contraire, l'émergence du metteur en scène démiurge à la fin du 19ème siècle, consacre à la fois une formidable créativité de la vie scénique et, globalement, la division intraitable des rôles avec la fonction d'auteur dramatique (5). Pourquoi naissent, depuis quelques décennies, obstinément, à la fois marginalement mais avec éclat, des « créations collectives » sublimant cette dichotomie ?
- Enfin, et à celle-ci nous répondrons brièvement : pourquoi la «création collective» ? Et, c'est la même chose : faut-il lui accorder une valeur spécifique voire plus haute qu'à la mise en scène traditionnelle ? Réponse : aucun impératif moral ne doit influencer cette évaluation. Si la «création collective» éveille des échos empathiques en ce qu'elle s'oppose, par elle-même, au mode de production dominant, elle n'accède pas pour autant, automatiquement, à un accomplissement supérieur. Elle peut se réduire, par exemple, à un collage plus ou moins habile de «trouvailles» individuelles. Pourquoi sa spécificité s'impose-t-elle alors, selon nous, au même titre que les plus grandes écritures dramatiques ? Simplement quand, par elle, adviennent des œuvres essentielles qui n'auraient pu surgir autrement : la fête libératrice de PARADISE NOW du Living Theatre, le trouble bouleversant du ANDY WARHOL'S LAST LOVE du Squat Theatre ou la joie au bord des larmes quand Dario Fo a orchestré à Milan la rencontre de sa troupe et des derniers chanteurs populaires («ethniques») de toutes les régions d'Italie, comment tout cela aurait-il jamais pu résulter d'une écriture solitaire passant ensuite par l'atelier des répétitions ? Et ces œuvres alors, nous touchent infiniment non seulement par ce qu'elles mettent en jeu explicitement mais, de manière indissociable, parce que l'oblation collective qui les porte éveille en nous la nostalgie d'un autre état du monde (6).

(1) Le Groupov est un collectif d'artistes de différentes disciplines (théâtre, vidéo, musique, etc.) et de différentes nationalités (Français, Belges [Wallons, Flamands], Italiens, Américains). Fondé en 1980 par Jacques Delcuvellerie qui est toujours son directeur artistique, il est basé à Liège en Belgique.

(2) Il en fut ainsi du Groupov pendant presque cinq ans, sans subventions, sans lieu fixe, sans division des tâches. Le jeune et brillant Raoul Collectif, issu du Conservatoire de Liège, fonctionne de même pour l'instant. Transquinquennal, cas exceptionnel, semble continuer dans cet esprit, et le petit nombre des membres n'explique pas tout.

(3) *Un Uomo Di Meno*, création au Théâtre National (Bruxelles), du 18 au 29 mars 2010.

(4) Selon l'expression désormais consacrée de Bruno Tackels, ex-dramaturge de Didier-Georges Gabily, animateur-écrivain du groupe T'Chang.

(5) Quelques rares mais éclairantes exceptions : Brecht, Beckett, Müller...

(6) "L'unique chose que puisse accomplir une oeuvre d'art, c'est d'éveiller la nostalgie d'un autre état du monde. Et cette nostalgie est révolutionnaire." Heiner Müller (citant Jean Genet).

Source :

<http://www.groupov.be/index.php/index/showtexte/id/43?symfony=20c68cbaf3ef89b7b8d3b379d195ea7c>

4.2 Le récit d'anticipation

Récit dont l'intrigue se déroule dans le futur décrivant parfois un monde utopique et les changements liés à l'évolution technologique.

L'ANTICIPATION

Autrefois le terme "anticipation" désignait les romans de Science-Fiction, le terme "Science-Fiction" étant apparu qu'en 1929. Cependant, aujourd'hui, même si c'est devenu un terme générique peu usité, le roman d'anticipation est un genre à part entière de la SF avec lequel on la confond souvent. Il projette le lecteur dans un temps futur, nécessairement fictif, imaginaire et conçu par l'écrivain selon ses désirs, ses craintes ou ses rêves propres. La caractéristique du roman d'anticipation est la crédibilité de cet avenir, sa vraisemblance car malgré l'irréalité et la fictivité du monde qui y est décrit, le but est d'ancrer le récit dans le réel, de le rendre crédible de façon à y faire entrer le lecteur involontairement, même malgré lui. Pour cela des détails sont empruntés à la réalité actuelle et quotidienne et des événements véridiques sont mélangés avec d'autres imaginés.

Une prospective de l'avenir...

L'anticipation naît de la rencontre entre les traditions du voyage imaginaire, de l'utopie et des romans d'aventures. Comme son nom l'indique, il "anticipe" les faits à venir, c'est-à-dire que l'auteur décide arbitrairement que dans dix, cent ou mille ans, le monde ou nation, aura cet aspect, souffrira de conflits ou aura à résoudre tel ou tel problème. Les lieux dans un roman d'anticipation gardent souvent un aspect familier, légèrement connu au lecteur, comme par exemple, la conservation d'endroits célèbres pour en faire des "monuments historiques" dans le futur. Au contraire des autres genres de la science-fiction qui pose le progrès scientifique comme toile de fond des récits, l'anticipation désigne des romans qui tentent de donner "une dimension prospective" à une fiction en parlant des temps futurs et est le plus souvent marquée par des éléments du Mythe de Frankenstein.

Les auteurs de romans d'anticipation doivent être visionnaires et apprécier les circonstances présentes pour en déduire par intuition et, avec plus ou moins de certitudes, ce qui se passera dans l'avenir. Ainsi il est possible si l'on est suffisamment ouvert et à l'écoute de son temps de prévoir certains événements futurs. De nombreux écrivains et philosophes s'y sont essayés. L'avenir ne leur a pas toujours donné raison ! Et c'est pourquoi l'on confond souvent anticipation et science fiction. Lorsque Georges Orwell décrit dans son roman *1984* d'un appareil baptisé "Télécran" disposé dans tous les foyers, il ne sait pas que la télévision sera aussi répandue en fin de siècle.

La littérature d'anticipation est engagée... *Ravage* de Barjavel, écrit après guerre, reprochait à notre société de s'éloigner déjà beaucoup trop de la nature et de risquer un jour de tout perdre par trop grande confiance en la science.

<http://www.pochesf.com/index.php?page=anticipation>

5. Sources d'inspiration

Extraits de *La part du colibri* de Pierre Rabhi⁵

Pierre Rabhi, *agriculteur biologiste, romancier et poète français, d'origine algérienne. Depuis maintenant des décennies, il mène un incessant combat pour la réhabilitation des cultures traditionnelles, cultures au sens agricole du terme, comme au sens spirituel. Homme du concret, il s'est révélé également un admirable conteur dans le récit de son parcours hors du commun.*

Dans ses œuvres, on navigue dans des eaux frontalières où s'interpénètrent le mythe et l'histoire, les rites traditionnels et les problématiques urgentes d'aujourd'hui. Il faut écouter ces histoires qui nous parlent de notre Histoire. Il faut écouter l'appel de Pierre Rabhi, cet homme qui infatigablement, sans jamais élever le ton de la voix, tente de hausser le niveau de notre humanité.

« Ne pouvant produire sans épuiser, détruire et polluer, le modèle dominant contient en fait les germes de sa propre destruction et nécessité d'urgence des alternatives fondées sur la dynamique du Vivant ».⁶

- « Faire sa part » : une première réponse à la crise planétaire

Comment se fait-il que l'humanité, en dépit de ressources planétaires suffisantes et de ses prouesses technologiques sans précédent, ne parvienne pas à faire en sorte que chaque être humain puisse se nourrir, se vêtir, s'abriter, se soigner et développer les potentialités nécessaires à son accomplissement ?

Comment se fait-il que la moitié du genre humain, constituée par le monde féminin, soit toujours subordonnée à l'arbitraire d'un masculin outrancier et violent ? Comment se fait-il que le monde animal, à savoir les créatures compagnes de notre destin et auxquelles nous devons même notre propre survie à travers l'histoire, soit ravalé dans notre société d'hyperconsommation à des masses ou à des fabriques de protéines ? Comment les mammifères bipèdes auxquels j'appartiens ont-ils pu se croire le droit d'exercer d'innombrables exactions sur le monde animal, domestique ou sauvage ? Comment se fait-il que nous n'ayons pas pris conscience de la valeur inestimable de notre petite planète, seule oasis de vie au sein d'un désert sidéral infini, et que nous ne cessions de la piller, de la polluer, de la détruire aveuglément au lieu d'en prendre soin et d'y construire la paix et la concorde entre les peuples ? Ces questions qui demeurent à ce jour sans réponse mettent en évidence la faillite de notre conscience et l'obscurantisme dans lequel nous évoluons en dépit de nos connaissances. Nous restons enlisés dans un profond et immense malentendu. Et je me demande si nous ne confondons pas nos aptitudes, qui nous permettent tant de performances pour le meilleur et pour le pire, avec l'intelligence qui devrait éclairer nos actes et nous aider à construire un monde différent... Ces constats obligent à se demander si l'humanité est encore en mesure d'orienter son destin vers l'indispensable humanisation, à savoir la construction du monde avec ce qu'elle a de meilleur pour éviter le désastre du pire. Cette question se pose à la conscience de chacun d'entre nous. Et en dehors des grandes décisions politiques que les États doivent prendre et pour lesquelles nous devons militer, il nous appartient également à titre individuel de faire tout ce que nous pouvons dans notre sphère privée

⁵ Rabhi, P. (2009). *La part du colibri*, Editions de l'Aube

⁶ Rabhi, P. Citation, www.pierrerabhi.blog

et intime, comme nous l'enseigne la légende amérindienne du colibri, appelé parfois l'« oiseau mouche », ami des fleurs...

Un jour, dit la légende, il y eut un immense incendie de forêt. Tous les animaux terrifiés et atterrés observaient, impuissants, le désastre.

Seul le petit colibri s'active, allant chercher quelques gouttes d'eau dans son bec pour les jeter sur le feu.

Au bout d'un moment, le tatou, agacé par ses agissements dérisoires, lui dit : « Colibri! Tu n'es pas fou? Tu crois que c'est avec ces gouttes d'eau que tu vas éteindre le feu? »
« Je le sais, répond le colibri, mais je fais ma part. »

Telle est notre responsabilité à l'égard du monde car nous ne sommes pas totalement impuissants si nous le décidons. Aujourd'hui, l'ensemble de la société planétaire est en crise, sociale, économique et écologique, avec des risques de changement climatique et d'effets écologiques prévisibles et imprévisibles. L'épuisement à terme des ressources énergétiques fossiles, associé à une demande qui s'accroît sans cesse, constitue une menace de conflits sans précédent en même temps que le grippage de la civilisation de la combustion. Le modèle de développement qui a prévalu durant les deux derniers siècles se révèle totalement inadéquat pour les critères élémentaires de la pérennité que la nature et l'écologie nous donnent en exemple.

Nul ne peut nier aujourd'hui que deux réalités sont plus que jamais divergentes et antagonistes. En l'occurrence, la nature, même profondément meurtrie par l'humain comme elle l'est et peut l'être encore davantage, saura panser ses plaies et poursuivre le puissant processus commencé il y a des milliards d'années. Par contre, l'humain, par ses innombrables transgressions des règles établies par l'intelligence de la vie, risque d'être mis à mal, voire éradiqué. Il n'est pas vrai que nous dominions la nature et tant que ce mythe persistera, il nous maintiendra dans une illusion mortelle. La preuve que la nature reste maîtresse du jeu, c'est qu'elle nous applique ses règles draconiennes réservées à tout organisme vivant, à savoir la naissance, l'épanouissement, le déclin et la mort. Être riche et puissant ne change rien à la chose. Le monde microbien et viral, pour ne citer que cet aspect d'une réalité extrêmement complexe, peut nous réserver des surprises et mettre en échec toutes nos parades.

(...) Il n'est pas impossible que l'agriculture industrielle soit un jour déclarée catastrophe écologique et sociale majeure. Ce qu'elle est de fait quand on a l'honnêteté d'en faire le bilan : destruction des sols, pollution des eaux et de l'environnement, démantèlement des écosystèmes naturels, des structures traditionnelles équilibrées, remembrement d'inspiration industrielle, perte de la biodiversité animale, végétale et domestique, élimination des petits paysans, dévitalisation de l'espace rural transformé en désert de maïs, de blé ou de tournesol, production de protéines animales selon les critères de la productivité massive, c'est-à-dire le maximum de production dans le minimum de temps et le minimum d'espace.

Par sa consommation énergétique (12 joules combustibles pour 1 calorie alimentaire), cette agriculture est très dispendieuse. Il faut 3 tonnes de pétrole pour la production d'une seule tonne d'engrais... L'évolution des habitudes alimentaires donnant une place importante aux protéines animales (du pain au beefsteak) oblige à fournir aux animaux

10 protéines végétales pour l'obtention finale d'une protéine animale, soit 10 kilos de céréales données à un bœuf pour obtenir un kilo de viande... Un bœuf peut nourrir 1 500 personnes, la nourriture qui lui est donnée pourrait en nourrir 15 000...

La moitié du territoire agricole français est ainsi mobilisée pour nourrir les animaux. Avec ces méthodes, il faut également 400 litres d'eau pour produire un kilo de maïs grain, etc.

- Le goût du poison

Ces quelques données trouvent leur apothéose dans la qualité de l'alimentation. Il y a belle lurette que certains agronomes et scientifiques ont essayé d'alerter l'opinion sur la problématique alimentaire. La perte de la qualité est telle qu'il n'est plus possible de nier les effets dévastateurs sur la santé des citoyens consommateurs. L'évolution de certaines pathologies parmi les plus lourdes est mise en évidence par des chercheurs rigoureux et compétents. L'agriculture moderne a certes résolu les insuffisances en termes quantitatifs, ce qui a permis la sécurité alimentaire, mais au prix d'une insalubrité croissante. On ne dira jamais assez combien l'option agricole moderne a influencé et modelé les structures sociales majeures. Son caractère concentrationnaire est à lui seul un des fondements du paradigme en vigueur. Et nous voici à présent dans un déséquilibre avec un rural en déclin et un urbain qui régurgite et ne garantit plus comme il l'a fait auparavant la survie des citoyens en leur offrant travail, salaire et ce qui en découle. (...)

L'agroécologie pourrait prendre une place prépondérante. De par sa dénomination, elle réunit deux nécessités : se nourrir et préserver la vie. D'une façon générale, l'agriculture écologique est une alternative et un antidote à l'agrochimie. Elle nous remet en présence des phénomènes qui entretiennent la vie depuis les origines. C'est la nécessité de ne pas les transgresser qui a inspiré les fondateurs de l'agriculture écologique. Celle-ci n'est pas à confondre avec l'agriculture paysanne traditionnelle, fort respectable et qui a su préserver la fertilité des sols grâce à l'apport de matière organique (fumier) abondante dans les fermes où les animaux étaient nombreux. L'agriculture écologique a tiré parti des connaissances scientifiques et agronomiques modernes en pédologie, microbiologie, énergie, etc. Contrairement à l'agrochimie, l'agroécologie repose sur un constat qui détermine toute la problématique : le sol est un organisme vivant à part entière et non un substrat neutre destiné à recevoir des engrais de synthèse. Cet organisme vivant, avec son métabolisme propre, est le siège d'une effervescence de micro-organismes, champignons, levures, insectes, vers de terre... Cette animation génère des substances nobles dont la plante peut disposer avec ses racines. La plante ancrée dans le sol s'épanouit dans l'air et reçoit l'énergie solaire et bien d'autres énergies plus subtiles. Elle devient le cordon ombilical qui transfère les substances de la terre et du cosmos vers notre estomac individuel. Ainsi sommes-nous inclus dans un ordre où la terre, le végétal, l'animal et l'humain sont reliés et liés aux autres éléments que sont l'eau, l'air, la chaleur, la lumière. C'est dans cet ordre vital que nous sommes inclus. Sortir de cet ordre nous condamne à terme et c'est exactement ce que nous faisons.

Née à Londres, le Dr Jane Goodall, primatologue, ne cesse de parcourir le monde afin d'alerter l'opinion publique sur les dangers qu'encourt notre planète, et de faire évoluer les comportements individuels vers une meilleure prise de conscience des enjeux environnementaux.

Elle commence ce livre ainsi :

« Ce livre est dédié aux milliers de petits agriculteurs qui luttent vaillamment pour survivre, et particulièrement à ceux qui ont adopté l'agriculture biologique ; à ceux qui manifestent haut et fort contre les méthodes intimidatrices de l'industrie agroalimentaire ; aux hommes et aux femmes qui travaillent sans relâche pour convaincre les citoyens des pays « fast-food » de retrouver une nourriture saine.

Et aux milliards d'animaux d'élevage du monde entier qu'on fait souffrir. »

- La misère des volailles

La plupart de nos volailles sont élevées en batterie, dans des bâtiments où des centaines de cages sont empilées les unes sur les autres. Dans les fermes où se trouvent des poules pondeuses, il peut y avoir plus de 70 000 animaux en cage, rien que dans un seul entrepôt. Les poules sont fourrées par cinq ou six dans de petites cages grillagées qui ne leur laissent même pas assez de place pour déployer leurs ailes. Et comme elles se donnent mutuellement des coups de bec, ceux-ci s'atrophient douloureusement. Quant à leurs pattes, elles sont souvent prises dans le grillage qui forme le sol de leurs cages, si bien que leurs orteils se cassent et ne peuvent plus repousser.

Lorsque la ponte commence à décliner, les poules sont privées d'eau et de nourriture pendant plusieurs jours alors que le cycle de la lumière et de l'obscurité est inversé. Cette mue brutale leur fait perdre les plumes et elles se mettent à pondre à nouveau, mais juste pour quelques semaines. Ensuite, ces oiseaux poussés au bout du rouleau sont utilisés pour le bouillon de poule. Dans ces usines à œufs, les coquelets tout juste éclos passent pour des produits secondaires dépourvus d'utilité, le plus souvent ils sont jetés dans des sacs en plastiques où ils meurent étouffés sous la masse des petits corps de leurs congénères. Ils rejoignent ensuite les déchets. Certains poulets sont moulus en nourriture animale, parfois même alors qu'ils sont encore vivants. Les volailles qu'on achète pour les rôtir ou les cuire au pot, dont les cuisses, les ailes et les gésiers sont vendus dans de jolies petites barquettes, sont entassées dans de minuscules casiers où elles se bousculent, se marchent les unes sur les autres et piétinent celles qui meurent. Les dindes sont dopées aux hormones de croissance, elles peuvent à peine tenir debout ou se reproduire – leur courte vie est une aberration. (...)

- Tous les cochons n'ont pas la chance de Babe

A bien des égards, l'élevage intensif des porcs est le pire de tous. D'autant que les cochons sont extrêmement intelligents, au moins autant que les chiens. (...) Les jeunes cochons d'élevage sont gardés dans des enclos surpeuplés avec un sol en ciment. La promiscuité est telle que leur incroyable énergie ne trouve pas d'exutoire et ils en arrivent parfois à se dévorer la queue les uns des autres. Par conséquent, on leur coupe désormais la queue dès la naissance. Afin de leur faire prendre du poids en un temps

⁷ Goodall, J. (2008), *Nous sommes ce que nous mangeons*, Babel

record, on leur donne des hormones de croissance. Lorsqu'ils sont menés à l'abattoir, leurs jambes affaiblies par le manque d'exercice en viennent même parfois à se rompre sous le poids d'un corps anormalement lourd. Ensuite, ils sont tirés, couinant de douleur. Et très vite, ils hurlent de peur. Les personnes qui ont vu ce qui se passe dans les abattoirs m'ont affirmé que les cochons savent très bien ce qui va se passer et luttent désespérément pour échapper au couloir de la mort. (...)



- Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le bœuf

La vie d'un bœuf d'élevage n'est guère plus enviable. La plupart sont parqués dans des enclos minuscules, couverts de boue et d'excréments, exposés en plein soleil, sans le moindre abri pour se protéger du froid ou de la chaleur. Ceux qui grandissent au grand air dans les pâturages des grands ranchs à bétail profitent au moins d'une partie de leur vie, mais ensuite viennent le rassemblement, le marquage au fer et la castration. (...) Pour tous, cela se termine à l'abattoir.

Le plus souvent, ils sont embarqués dans des wagons à bestiaux. Le trajet jusqu'à l'abattoir peut durer des jours et, même si de nombreux pays ont des lois exigeant une alimentation et un abreuvement réguliers, celles-ci sont régulièrement ignorées. Une vache qui tombe a toutes les chances d'être piétinée à mort. Le cas échéant, elle sera aiguillonnée et frappée ; si elle est incapable d'avancer, on la tirera malgré sa jambe cassée. Ensuite débute le carnage. Inutile de le décrire. (...)

- Des vaches pas si heureuses que ça

Qu'en est-il des laitages ? Que se passe-t-il dans la filière laitière ? Même si personne ne le sait vraiment, on pense que les vaches ont été domestiquées dans le Sud-Est de l'Europe il y a 8500 ans. Depuis, les produits laitiers – le lait, le beurre, les fromages, les yaourts – font partie de la base alimentaire de millions de personnes dans le monde.

Avant que l'on ne donne des hormones de croissance aux vaches pour accroître de manière artificielle la quantité de lait qu'elles fournissent, les races les plus productives avaient des mamelles de taille non négligeable et le poids de leur lait ne les faisait pas souffrir avant la traite. En ce temps-là, les veaux pouvaient rester avec leurs mères pendant plusieurs semaines. Petit à petit, les veaux étaient sevrés et la quantité de lait produite par leurs mères augmentait. Pour la vache, il se produisait ainsi une transition en douceur entre l'allaitement de son veau et le fait de donner son lait aux humains. Quant aux veaux sevrés, même s'ils étaient destinés à l'abattoir, on leur donnait souvent assez d'espace pour gambader et batifoler avant que leurs courtes vies ne prennent fin. La vie d'une vache laitière et son veau dans les élevages industriels modernes d'Europe, d'Amérique du Nord ou des autres pays dits « développés » est bien différente. Dans la plupart de ces fermes, les vaches retirées à leurs mères quelques jours après leur naissance ne sentiront jamais l'herbe sous leurs sabots. Elles passeront toute leur vie enchaînées en rangs dans des étables exigües au sol bétonné. Leur lait est traité par une machine. On leur donne souvent à manger des hormones de croissance, ce qui fait

augmenter la production quotidienne de lait de manière démesurée – certaines vaches produisent jusqu'à 45 litres de lait par jour. Même lorsque ces productrices de compétition ont la chance de vivre au grand air, elles ont des pis énormes qui pendent lourdement, gonflés à bloc, embarrassants, qui gênent leurs mouvements lorsqu'elles se déplacent pour la traite dont elles ont tant besoin. Souvent leurs pis s'infectent mais, dans ces fermes industrielles, on a rarement assez de temps pour remédier à ces maux bénins quoique douloureux. La dose prophylactique d'antibiotique dans la nourriture est censée arranger ces problèmes.

Les vaches des fermes d'élevage doivent en règle générale donner naissance à un veau par année. A l'instar des êtres humains, les vaches ont une période de gestation de neuf mois, si bien que ce planning annuel de naissances est particulièrement rude pour les mères. Elles sont fécondées artificiellement alors qu'elles produisent encore le lait de leur précédente naissance, de sorte que leurs corps produisent du lait pendant sept des neuf mois de la gestation. Les hormones de croissance qui provoquent cette importante production de lait conduisent aussi à des malformations congénitales chez les veaux.

- La naissance d'une nourriture d'un autre type

Constants dans leur approche de l'animal comme maillon d'une chaîne d'assemblage, les chercheurs font à présent des expériences avec l'ADN des animaux et essaient de créer des espèces qui grandiraient plus vite et donneraient des bénéfices plus rapides. L'une des dernières créations génétiquement modifiée est un bœuf de taille géante qui porte le nom de Bleu Blanc Belge. Ces créatures énormes ont 20% de masse musculaire supplémentaire (donc plus de viande à vendre). Mais ces malheureuses bêtes n'ont pas la masse osseuse pour supporter leur propre chair, peuvent à peine tenir debout ou marcher et sont incapables de s'accoupler – les vaches doivent être inséminées artificiellement et la naissance se fait par césarienne. Les chercheurs ont aussi créé des porcs génétiquement modifiés à croissance rapide : leurs jambes sont fragiles et si petites par rapport au reste de leur corps surdimensionné qu'ils souffrent de douleurs articulaires et peuvent à peine se déplacer. Les poulets génétiquement modifiés à croissance rapide sont sujets à des maladies cardiaques et leurs os sont si friables qu'ils se brisent si on les touche. Les dindes génétiquement modifiées sont si grasses qu'elles ne peuvent s'accoupler et doivent être inséminées artificiellement. Et ce qui est encore plus choquant, c'est qu'aucun de ces malheureux animaux mutants ne peut être identifié comme génétiquement modifié lorsqu'il est vendu dans les restaurants ou supermarchés des Etats-Unis. La seule façon d'être sûr de ne pas encourager cette industrie est d'acheter des viandes certifiées bio.

- Manger de la viande : les conséquences pour l'environnement

On estime à un tiers, voire à la moitié, la part des récoltes mondiales servant à nourrir des animaux qui seront mangés par l'homme. Aux Etats-Unis, 56% des terres agricoles servent à faire pousser de la nourriture pour le bétail. Tant d'animaux sont mangés en Europe, au Japon et dans le reste des pays développés, qu'il est impossible à chacun de ces pays de produire assez de nourriture. Le fourrage et les graines qui servent à nourrir les animaux dont la viande est consommée en Europe exige une surface de culture 7 fois supérieure à l'Union européenne.

Pour que la consommation de viande reste à ce niveau, les éleveurs doivent acheter des céréales et d'autres aliments pour animaux provenant d'autres pays. C'est ainsi que la forêt tropicale brésilienne est détruite – des pans entiers de forêt vierge sont dévastés chaque année, non seulement pour créer des pâturages pour le bétail, mais aussi pour

faire pousser du soja ou des céréales dont la plus grande partie est expédiée vers l'Europe ou le Japon où elle nourrit les animaux d'élevage.

Ce qui veut dire que les populations locales qui sont en croissance et ont absolument besoin de faire pousser leur propre nourriture se voient privées de leur terre par les compagnies étrangères. Par conséquent, et pour la première fois, de plus en plus de pays en voie de développement se retrouvent dépendants des exportations de céréales. La situation sera bientôt dramatique en Chine car de plus en plus de personnes mangent toujours plus de viande alors que les surfaces agricoles de leur propre pays sont dévastées à une vitesse éclair.

- Des produits locaux pour une population locale

De tels projets sont une vraie source d'espoir. Partout dans le monde, ces initiatives restaurent les sols endommagés et augmentent les rendements sans le moindre risque. A l'échelon mondial, un des points forts de l'agriculture biologique réside dans le fait qu'elle met l'accent sur les marchés alimentaires locaux. On trouve certains esprits sceptiques pour reprocher au mouvement de n'être qu'une mode gastronomique bourgeoise au service de ceux qui ont le temps et les moyens de déguster de succulents repas bio. Cependant, manger des produits locaux qui respectent l'environnement est tout autre chose qu'une marotte de snob. Cette mission est la nôtre, une mission qui concerne la planète entière. Actuellement, 38% des terres de la planète sont occupées par des cultures ou des pâturages, et cette part ne fait que croître avec l'augmentation de la population mondiale. Certains prédisent que nos réserves en aliments devraient au moins doubler, pour ne pas dire tripler, dans les prochaines décennies afin de faire face à la croissance de la population. L'usage des engrais chimiques toxiques, des pesticides, herbicides, hormones de croissance et antibiotiques dans la nourriture des animaux d'élevage, de l'irradiation des aliments et des organismes génétiquement modifiés pour augmenter la production alimentaire a en partie été justifié par l'argument que, sans ces produits, la planète serait incapable de se nourrir. Mais ce n'est pas le cas et, même s'il en était ainsi, des aliments disponibles en abondance mais fortement contaminés seraient-ils une solution ?

Le mot de l'auteur: « L'agriculture mondiale peut aujourd'hui nourrir 12 milliards de personnes [...] donc les enfants qui meurent de faim sont assassinés. »

Interview de Jean Ziegler par Éric Toussaint⁹ à l'occasion de la sortie de son dernier livre en date : *Destruction massive, géopolitique de la faim*. Écrit dans un style à la fois vivant et simple (sans jamais être simpliste), ce nouveau livre de Jean Ziegler, ex-rapporteur des Nations Unies sur le droit à l'alimentation, apporte les clés nécessaires à la compréhension des causes du maintien d'un sixième de l'humanité dans la sous-alimentation conduisant à la mort ou tout au moins à la négation des droits humains les plus élémentaires. Il ne s'agit pas seulement d'une analyse des causes, le livre plaide pour un changement radical de système.

1) *Quel lien faites-vous entre l'endettement des pays et la faim qui tenaille une partie très importante de la population de cette partie du monde ?*

Avant de répondre à votre question, je voudrais dire l'étendue du désastre.

Le massacre annuel de dizaines de millions d'être humains par la faim est le scandale de notre siècle. Toutes les cinq secondes, un enfant âgé de moins de dix ans meurt de faim, 37 000 personnes meurent de faim tous les jours et 1 milliard – sur les 7 milliards que nous sommes – sont mutilés par la sous-alimentation permanente... cela sur une planète qui déborde de richesses !

Le même rapport sur l'insécurité alimentaire dans le monde de la FAO qui donne les chiffres des victimes dit que l'agriculture mondiale dans l'étape actuelle de ses forces de production pourrait nourrir normalement (2 200 calories / individu adulte par jour) 12 milliards d'êtres humains, donc presque le double de l'humanité actuelle. Au seuil de ce nouveau millénaire, il n'existe donc aucune fatalité, aucun manque objectif. Un enfant qui meurt de faim est assassiné. (...)

Le problème des affamés n'est pas la disponibilité générale des aliments sur terre, mais leur propre accès à la nourriture, essentiellement leur manque de moyens monétaires pour les acquérir.

La faim structurelle est celle qui tue quotidiennement à cause des forces de production insuffisamment développées dans les campagnes de l'hémisphère sud.

La faim conjoncturelle, par contre, frappe lorsqu'une économie s'effondre brusquement, par suite d'une catastrophe climatique ou la guerre.

Je viens à votre question. Le lien entre la dette et la destruction par la faim est particulièrement évident dans le combat contre la faim conjoncturelle.

Entre 2008 et 2010, le Programme alimentaire mondial a perdu pratiquement la moitié de son budget : il était de 6 milliards de dollars en 2008, il est de 3,2 milliards aujourd'hui. Les États industriels se sont massivement endettés pour refinancer leurs banques... et ont biffé ou fortement réduit leurs contributions au PAM. Or, le PAM est chargé de l'aide alimentaire urgente en cas de catastrophe climatique ou de guerre.

⁸ Ziegler, J. (2011), *Destruction massive. Géopolitique de la faim*, Editions du Seuil

⁹ Éric Toussaint est porte-parole du réseau international du Comité pour l'Annulation de la Dette du Tiers Monde (CADTM) qu'il a contribué à fonder. Historien de formation, il est docteur en sciences politiques de l'Université de Liège (ULg) et de Paris VIII.

Conséquence : le Programme alimentaire mondial ne peut plus acheter suffisamment de nourriture pour l'aide d'urgence en cas de famine : comme aujourd'hui dans la Corne de l'Afrique où les fonctionnaires de l'ONU refusent chaque jour l'entrée à des centaines de familles, réfugiées de la faim, devant les 17 camps d'accueil installés dans la région. La dette est responsable de la destruction de centaines de milliers d'êtres humains.

2) *Dans la même perspective, quel lien établissez-vous entre la crise bancaire et économique qui a éclaté en 2007-2008 dans les pays les plus industrialisés et la crise alimentaire mondiale quasi-simultanée ?*

La crise financière de 2007/2008 provoquée par le banditisme bancaire a eu notamment deux conséquences.

La première : Les fonds spéculatifs (hedge funds) et les grandes banques ont migré après 2008, délaissant des marchés financiers pour s'orienter vers les marchés des matières premières, notamment celui des matières premières agricoles. Si l'on regarde les trois aliments de base (le maïs, le riz et le blé), qui couvrent 75 % de la consommation mondiale, leurs prix ont explosé. En 18 mois, le prix du maïs a augmenté de 93 %, la tonne de riz est passée de 105 à 1 010 dollars et la tonne de blé meunier a doublé depuis septembre 2010, passant à 271 euros. Cette explosion des prix dégage des profits astronomiques pour les spéculateurs, mais tue dans les bidonvilles des centaines de milliers de femmes, d'hommes et d'enfants.

Une deuxième conséquence est la ruée des hedge funds et autres spéculateurs sur les terres arables de l'hémisphère sud. Selon la Banque mondiale, l'année dernière, 41 millions d'hectares de terres arables ont été accaparés par des fonds d'investissements et des multinationales uniquement en Afrique. Avec pour résultat, l'expulsion des petits paysans. Ce qu'il faut dénoncer, c'est le rôle de la Banque mondiale, mais aussi celui de la Banque africaine de développement, qui financent ces vols de terre. Pour se justifier, elles ont une théorie pernicieuse qui est de dire que la productivité agricole est très basse en Afrique. Ce qui est vrai. Mais ce n'est pas parce que les paysans africains sont moins compétents ou moins travailleurs que les paysans français. C'est parce que ces pays sont étranglés par leur dette extérieure. Ils n'ont donc pas d'argent pour constituer des réserves en cas de catastrophes ni pour investir dans l'agriculture de subsistance. Il est faux de dire que la solution viendra de la cession des terres aux multinationales.

Ce qu'il faut faire, c'est mettre ces pays en état d'investir dans l'agriculture et de donner à leurs paysans les instruments minimaux pour augmenter leur productivité : les outils, l'irrigation, les semences sélectionnées, les engrais...

Exemple : 3,8 % des terres arables d'Afrique sont irriguées. Sur tout le continent, il n'existe que 250 000 animaux de trait et quelques milliers de tracteurs seulement. Les engrais minéraux, les semences sélectionnées sont largement absents.

3) *Quelle est la thèse centrale de votre livre Destruction massive ?*

La faim est faite de faim d'homme et peut-être éliminée par les hommes. Les principaux ennemis du droit à l'alimentation sont la dizaine de sociétés transcontinentales privées qui dominent presque complètement le marché alimentaire. Elles fixent les prix, contrôlent les stocks et décident qui va vivre ou mourir puisque seul celui qui a de l'argent a accès à la nourriture. L'année dernière, par exemple, Cargill a contrôlé plus de 26 % de tout le blé commercialisé dans le monde. Ensuite, ces trusts disposent d'organisations mercenaires : l'Organisation mondiale du commerce, le Fonds monétaire international et la Banque mondiale. Ce sont les trois cavaliers de l'Apocalypse. S'ils reconnaissent que la faim est terrible, ils estiment que toute intervention dans le marché est un péché. A leurs yeux, réclamer une réforme agraire, un salaire minimum ou le subventionnement des aliments de base, par exemple, pour sauver les vies des plus pauvres est une hérésie. Selon les grands trusts qui, ensemble,

contrôlent près du 85 % du marché alimentaire, la faim ne sera vaincue qu'avec la libéralisation totale du marché et la privatisation de tous les secteurs publics.

Cette théorie néolibérale est meurtrière et obscurantiste. L'Union soviétique a implosé en 1991 (c'était une bonne chose). Jusque-là, un homme sur trois vivait sous un régime communiste et le mode de production capitaliste était limité régionalement. Mais en vingt ans, le capitalisme financier s'est répandu comme un feu de brousse à travers le monde. Il a engendré une instance unique de régulation : le marché mondial, la soi-disant main invisible. Les États ont perdu de leur souveraineté et la pyramide des martyrs a augmenté. Si les néolibéraux avaient raison, la libéralisation et la privatisation auraient dû résorber la faim. Or, c'est le contraire qui s'est produit. La pyramide des martyrs ne cesse de grandir. Le meurtre collectif par la faim devient chaque jour plus effrayant.

Mais, malgré son titre - *Destruction massive* - mon livre est un livre d'espoir.

Il n'y a pas d'impuissance en démocratie. Il existe des mesures concrètes que nous, citoyens et citoyennes des États démocratiques d'Europe, pouvons imposer immédiatement ; interdire la spéculation boursière sur les produits alimentaires ; faire cesser le vol de terres arables par les sociétés multinationales ; empêcher le dumping agricole ; obtenir l'annulation de la dette extérieure des pays les plus pauvres pour qu'ils puissent investir dans leur agriculture vivrière ; en finir avec les agrocarburants... Tout cela peut être obtenu si nos peuples se mobilisent. J'ai écrit *Destruction massive, géopolitique de la faim* pour fortifier la conscience des citoyens. Je le répète, pendant que nous discutons, toutes les cinq secondes, un enfant de moins de dix ans meurt de faim. Les charniers sont là. Et les responsables sont identifiables.

De plus, de formidables insurrections paysannes – totalement ignorées par la grande presse en Occident – ont lieu actuellement dans nombre de pays du Sud : aux Philippines, en Indonésie, au Honduras, au nord du Brésil. Les paysans envahissent les terres volées par les sociétés multinationales, se battent, meurent souvent, mais sont aussi parfois victorieux.

Georges Bernanos écrit : « Dieu n'a pas d'autres mains que les nôtres ».

L'ordre cannibale du monde peut être détruit et le bonheur matériel assuré pour tous. Je suis confiant : en Europe l'insurrection des consciences est proche.

4) *Depuis des années, notamment en tant que vice-président du Comité consultatif du Conseil des droits de l'homme de l'ONU, vous agissez afin que soit adopté un pacte international ou un autre instrument légal international qui garantisse les droits des paysans à l'échelle planétaire. Où est-on arrivé aujourd'hui ?*

Le projet d'une convention internationale protégeant les droits des paysans (droit à la terre, droit aux semences, droit à l'eau, etc.) sera soumis en juin au Conseil de Droits de l'homme. Elle matérialise le principe de l'obligation extraterritoriale des États. Concrètement : l'État français pourrait être tenu pour responsable des violations des Droits des paysans camerounais ou béninois par les sociétés de Vincent Bolloré ou de Vilgrain.

La bataille est indécise. (...)

Source : <http://www.cadtm.org/La-faim-est-faite-de-faim-d-homme>



A propos de l'hyperconsommation

L'hyperconsommation, c'est la mort

Notre planète ne peut plus supporter le modèle économique et écologique que nous lui imposons. Notre avenir exige que nous en changions.

Tim Jackson¹⁰

La prospérité, c'est la réalisation de nos espoirs et de nos désirs. Demandez aux gens ce que cela signifie pour eux, et ils vous parleront spontanément de leur famille, de leurs amis, de leur aspiration à vivre en sécurité, à avoir un travail décent et à se sentir intégrés à une communauté. Les revenus sont étonnamment mal classés parmi les priorités que citent les gens pour "vivre bien". Ils sont néanmoins clairement identifiés comme un moyen d'y parvenir.

La croissance a cependant distribué ses bienfaits pour le moins inégalement. Un cinquième de la population de la planète se partage à peine 2 % des revenus mondiaux. Les inégalités se sont accrues au sein des pays de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE) au cours des vingt dernières années. Tandis que les riches ne cessent de s'enrichir, les revenus réels des classes moyennes, eux, stagnent depuis longtemps dans les pays occidentaux.

Le problème de l'équité (ou plutôt de l'absence d'équité) n'est qu'une des nombreuses raisons justifiant la remise en question de la recette classique de la prospérité. Le développement de l'économie se répercute aussi sur les ressources naturelles. Alors

¹⁰ Professeur en développement durable à l'université du Surrey, il est l'auteur du récent rapport de la Commission britannique pour le développement durable intitulé "La prospérité sans la croissance".

que le volume de l'économie mondiale a quintuplé au cours des cinquante dernières années, on estime que, dans le même temps, 60 % des écosystèmes de la planète ont été dégradés.

Le fait que nous vivons au-dessus de nos moyens est désormais tangible. Les prix des matières premières explosent, la calotte glaciaire fond et les institutions financières s'effondrent. Un sous-système d'expansion continue (l'économie) qui repose sur un système écologique fini (la planète) porte en lui les germes de sa propre destruction.

Continuer comme si de rien n'était n'est déjà plus concevable. Mais qu'en sera-t-il en 2050, quand 9 milliards de personnes aspireront au niveau de prospérité des pays de l'OCDE ? Il faudrait, pour les satisfaire, multiplier la taille de l'économie mondiale par quinze d'ici à 2050 et par quarante d'ici à la fin du siècle.

Disons-le tout de suite : les pays pauvres ont un besoin urgent de développement économique. Demander à la Chine et à l'Inde de renoncer à accroître leur niveau de vie ne marchera jamais. La question est donc la suivante : l'augmentation des revenus des pays déjà riches constitue-t-elle toujours un objectif politique adéquat ? N'est-il pas temps de restreindre nos désirs matériels pour nous fixer d'autres buts, autrement plus satisfaisants ?

Le problème, c'est que le capitalisme dépend structurellement de la croissance. Le progrès technologique continu signifie que l'on peut produire davantage avec la même quantité de main-d'œuvre. On a donc besoin de moins en moins de gens pour produire la même quantité de biens d'une année sur l'autre. Tant que l'économie croît suffisamment pour compenser les gains de productivité, cela ne pose pas de problème. Dans le cas contraire, le marché du travail se contracte. Des gens perdent leur emploi. Comme il y a moins d'argent dans l'économie, la production s'effondre, les dépenses publiques diminuent et la capacité de l'Etat à rembourser sa dette s'affaiblit. La croissance est tout simplement la clé de voûte du système.

Nous devons brider le matérialisme effréné.

Ce qui nous amène à un dilemme peu réjouissant : si la croissance n'est pas tenable à long terme, la décroissance, elle, est synonyme d'instabilité. La solution classique à ce problème s'appelle le "découplage". Cela consiste à maintenir une croissance continue tout en réduisant les besoins des industries en matières premières. L'efficacité étant censée être l'une des spécialités du capitalisme moderne, le découplage semble être un moyen logique pour sortir du dilemme de la croissance.

De fait, en trente ans, la quantité d'énergie nécessaire pour produire 1 dollar de richesses a diminué en moyenne d'un tiers. Entre 1980 et 2008, l'intensité énergétique mondiale est passée de près de 1 kilo de CO₂ par dollar d'activité économique à moins de 770 grammes.

Ce type de découplage (relatif) est soutenu par la quête du profit : réduire la consommation de matières premières diminue les coûts de production. Toutefois, sur la même période, la baisse de l'intensité carbonique a été plus que compensée par le développement de l'activité économique. Au plan mondial, le volume des émissions de CO₂ a augmenté de 40 % depuis 1990. L'ampleur des progrès à réaliser est d'autant plus décourageante. Dans un monde peuplé de 9 milliards d'êtres humains, tous désireux de vivre comme un Européen d'aujourd'hui, il faudrait réduire les émissions de carbone de 11 % chaque année pour stabiliser le climat, soit seize fois plus que ce que nous avons fait depuis 1990.

Naturellement, cette baisse de l'intensité énergétique devra être encore plus draconienne si nous voulons continuer sur le chemin de la croissance au-delà de 2050. En réalité, selon certaines hypothèses, nous devrions même, pour stabiliser nos émissions, être capables d'extraire du carbone de l'atmosphère. Mais où sont les technologies qui le permettraient ?

Quel genre de vie nous offrirait un tel monde ? Aucun dirigeant politique ne peut répondre

à ces questions. La vérité, c'est qu'il n'existe pour l'heure aucun scénario crédible, socialement juste et écologiquement tenable pour maintenir la croissance dans un monde peuplé de 9 milliards d'êtres humains. Il est aussi simpliste qu'illusoire de se dire que la propension du capitalisme à rechercher l'efficacité nous permettra de stabiliser le climat et de nous prémunir contre la raréfaction des ressources naturelles.

Le gouvernement est lui-même tiraillé. D'un côté, il a pour mission d'"assurer l'avenir", c'est-à-dire de préserver le bien-être écologique et social de la population à long terme. De l'autre côté, il doit assurer la stabilité macroéconomique. Or, tant que celle-ci dépendra de la croissance, l'Etat aura intérêt à soutenir des structures sociales qui renforcent l'individualisme matérialiste.

Si, en revanche, l'économie était libérée de l'exigence structurelle de croissance, le gouvernement pourrait véritablement jouer son rôle de protecteur de nos intérêts écologiques et sociaux. Dans cette optique, il faut commencer par adapter l'économie à ces nouvelles exigences, en réalisant des investissements écologiques massifs : énergies renouvelables, efficacité énergétique, protection de l'environnement. Au cœur de cette approche se trouve le concept d'"entreprise écologique" : une activité fondée sur une communauté sociale et sur une gestion optimisée des ressources, créant des emplois utiles et porteurs de sens, et produisant des biens ou des services à faible empreinte écologique.

Nous devons également rompre la logique sociale de l'hyperconsommation et brider le matérialisme effréné. Cela suppose de repenser les biens sociaux et d'investir dans la capacité des gens à participer à la société par des moyens moins matérialistes. Cela demande aussi un véritablement engagement des nations les plus riches à soutenir le développement durable des pays les plus pauvres. Pour les économies développées du monde occidental, la prospérité sans croissance n'est plus une utopie. C'est une nécessité écologique et financière.

Source : <http://www.courrierinternational.com/article/2009/11/19/l-hyperconsommation-c-est-la-mort>

6. L'équipe artistique

Interprètes Eugène Egle-Corlin, Simon Drahonnet, Sylvain Dai

Auteurs Création collective

Collaboration artistique et aide à la réalisation Pietro Varrasso

Créateur technique et scénographe Cyril Aribaud

Créateur sonore Jean-Pierre Urbano

Assistant Loïg Kervahut

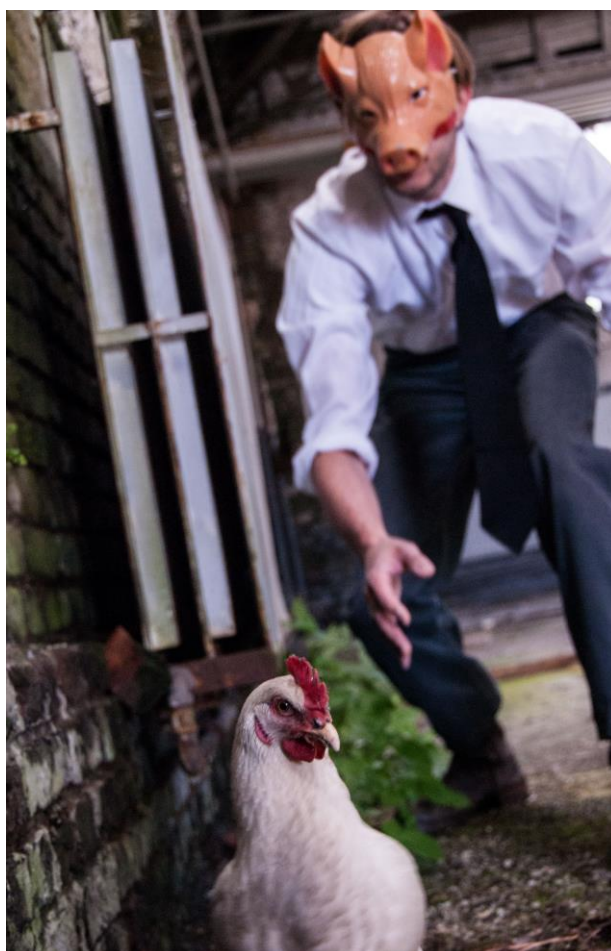
Graphiste affiche Emilia Tillberg

Création masques et accessoires Marie-Claire Dardenne

Aide à la réalisation des costumes Myriam Simenon

Porteurs de projet Eugène Egle-Corlin et Simon Drahonnet

Coproduction Cie Hop Ar Noz, Théâtre de Liège et Théâtre de Poche, Province de Liège



Pour contacter le service pédagogique du Théâtre de Liège
pedagogie@theatredeliege.be

Bernadette Riga	Aline Dethise	Sophie Piret
b.riga@theatredeliege.be 04/344.71.79	a.dethise@theatredeliege.be 04/344.71.69	s.piret@theatredeliege.be 04/344.71.91

7. Bibliographie

POUR ALLER PLUS LOIN...

LES LIVRES ESSENTIELS

Jean Ziegler, *Destruction massive. Géopolitique de la faim*

Slavoj Žižek, *Vivre la fin des temps*

Jane Goodall, *Nous sommes ce que nous mangeons*

Pierre Rabhi, *La part du colibri. L'espèce humaine face à son devenir*, Editions de l'Aube, 2009

LES DOCUS

Erwin Wagenhofer, *We Feed the World*, Autriche, 2007

Erik Gandini, *Surplus, la consommation par la terreur*, Suède, 2003

John Webster, *Ma vie sans pétrole*, Finlande, 2008

Marie-Monique Robin *Le monde selon Monsanto*

LES VIDEOS ET ARTICLES SUR INTERNET

Žižek sur l'écologie (en anglais, sous-titré anglais)

<https://www.youtube.com/watch?v=PRMUhZTz924>

Pierre Rabhi sur la croissance

https://www.youtube.com/watch?feature=player_embedded&v=IYStCuNMcYU

CNCD 11 11 11 Droit à l'alimentation & nouvelles formes d'esclavage

http://www.rtf.be/info/societe/detail_droit-a-l-alimentation-une-video-choc-ouvre-la-nouvelle-campagne-11-11-11?id=8384905

Professeur Joyeux, vue de l'alimentation par un médecin cancérologue

<https://www.youtube.com/watch?v=AYGki0G8uQs>

Sur le Traité Transatlantique (bref et bien expliqué)

<https://www.youtube.com/watch?v=zHK1HqW-FQ0>

<http://www.monde-diplomatique.fr/2013/11/WALLACH/49803>

Sur l'agriculture avec le mouvement Colibri (de Pierre Rabhi)

<https://vimeo.com/65132998>

Claude Bourguignon

<https://www.facebook.com/touvabien/videos/vb.591126594241551/838560752831466/?type=2&theater>

<https://mrmondialisation.org/ou-va-la-monde/>

Monsanto en 3 minutes

<https://www.youtube.com/watch?v=8gJn4EhIsY0>

Sur les pesticides vus par un agriculteur

<https://www.youtube.com/watch?v=V9xMjkdX2Yo>

Cash investigation (sur l'agriculture industrielle, sur la qualité des produits et sur les conditions de travail des travailleurs, long mais complet)

<https://www.youtube.com/watch?v=Y5ZnxX4tL9g&noredirect=1>

Cash investigation sur le bio et le green washing (long mais complet)

<https://www.youtube.com/watch?v=losPmtvsLFA>

Sur la viande « réemballée » en supermarché

<https://www.youtube.com/watch?v=ySBUdmaVC6M>

Jamie Oliver et la viande du Mac Do

<http://www.sante-nutrition.org/chef-hamburger-jamie-oliver-prouve-les-hamburgers-mcdonalds-impropres-consommation/>

L'industrie du crabe (en vo)

<https://www.youtube.com/watch?t=12&v=4jgfyd6M-I0>

Sur les additifs dans les bonbons

<https://www.youtube.com/watch?v=i0W1mVhl5Hc&hd=1>

Un peu d'espoir avec Severn Cullis-Suzuki (une ado de 12 ans) au Sommet de la Terre à Rio de Janeiro en 1992

<https://www.youtube.com/watch?v=yUJeA9jT-lc>

FILMS QUI LES ONT INSPIRE

L'An 01 est un film français de 1973, réalisé par Jacques Doillon, Gédé, Alain Resnais et Jean Rouch. Pour son esprit de révolte

<https://www.youtube.com/watch?v=lqJbU3J7hw>

Tanpopo (タンポポ, Tanpopo) est un film japonais de Jūzō Itami, sorti en 1985